

**HENRI GUILLEMIN**  
**SUR LES TRACES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU**

*Intervention de Pierre Molimard, le 28 janvier 2017, dans le cadre des  
Entretiens Henri Guillemin à la Médiathèque de Mâcon.*

### **Introduction**

Avant de me pencher sur le sujet, je savais déjà que Jean-Jacques Rousseau avait tenu dans la vie intellectuelle d'Henri Guillemin une place importante ; il suffisait, pour cela de se reporter à la conférence donnée par Patrick Berthier en ces lieux le 16 mars 2013 et à la liste des textes - plus de trente, dont deux livres – qu'Henri Guillemin a consacrés à Jean-Jacques Rousseau, de 1937 à 1991 ; mais, j'étais loin d'imaginer ce que je crois pouvoir aujourd'hui affirmer : c'est en se plongeant dans la vie et les écrits de Rousseau qu'Henri Guillemin alors âgé d'environ 35 ans est devenu vraiment lui-même, qu'il s'est libéré des contraintes universitaires pour oser la subjectivité, qu'il a trouvé en lui la force de penser et d'écrire en fonction de *sa* vérité ; et cela quel qu'en soit le prix à payer.

Tout au long de sa vie, Henri Guillemin a tellement écrit sur Rousseau (pour les seules années 1936-1943 cela représente un total de 750 pages), tellement parlé de lui, et toujours avec une incroyable ferveur, qu'on peut prendre le risque d'affirmer que c'est avec Jean-Jacques, plus encore qu'avec Lamartine, qu'il aura vécu le plus constamment et tissé les liens intimes les plus forts.

Je signale ici un de ces petits détails dont Henri Guillemin nous a appris combien ils pouvaient être révélateurs d'une personnalité, d'une histoire individuelle : Patrick Berthier dans *Guillemin, Légende et vérité*, nous apprend qu'Henri Guillemin possédait un petit morceau de l'herbier de Jean-Jacques Rousseau. Je ne peux m'empêcher de penser que, par cet objet sorti des mains de Rousseau, Guillemin parvenait peu ou prou à sentir sa présence physique à

côté de lui, à le ressusciter tel qu'il l'aimait et l'imaginait, à savoir apaisé et rempli de la présence divine.

Jean-Jacques, c'est, pour Henri Guillemin et au-delà du temps, plus qu'un compagnon de route, plus qu'un homme à défendre contre tous les préjugés et les calomnies qui l'ont accablé de son vivant et après sa mort : c'est un modèle indépassable, un grand frère en politique et en religion, celui qu'il aurait aimé être s'il avait vécu au XVIIIème siècle.

Celui que Guillemin a délibérément « continué », si vous me permettez l'expression, au XXème siècle, celui sur les traces duquel il a marché, tant du point de vue politique que religieux

Le Rousseau qui intéresse au premier chef Henri Guillemin, celui dans lequel il se projette, c'est essentiellement l'homme qu'il a été entre 40 et 66 ans, c'est-à-dire entre 1750 (date de son premier *Discours sur les Sciences et les Arts*) et 1778 (date sa mort) : c'est donc le Rousseau, écrivain, célèbre et contesté dont traite Guillemin mais non pas tant pour célébrer son génie littéraire ou la profondeur de sa pensée que pour exalter un itinéraire existentiel dont il affirme qu'il est non seulement unique au XVIIIème mais exemplaire du point de vue de l'éthique et admirable, vu ce qu'il suppose de courage pour faire face à la persécution des méchants.

## **Première partie : c'est sous l'angle strictement religieux qu'en 1936-1937 Henri Guillemin aborde Jean-Jacques Rousseau**

Quand Henri Guillemin choisit d'écrire sur Jean-Jacques Rousseau, il est en pleine réflexion métaphysique : non seulement il vient de terminer sa thèse sur le *Jocelyn* de Lamartine (1936) où, comme on sait, il a longuement analysé les raisons pour lesquelles un homme peut s'éloigner de l'Eglise et même perdre la foi, mais il est aussi en train de réfléchir sur le rapport qu'a entretenu Flaubert avec Dieu.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'Henri Guillemin ne cache pas son drapeau (ou plutôt son crucifix) dans sa poche : ce n'est ni par hasard ni par défaut que Guillemin a donné ses premiers textes sur Rousseau à une revue chrétienne : il s'agissait, pour lui, d'une part, de réintégrer post mortem, le philosophe injustement rejeté par l'Eglise officielle, au sein de sa vraie famille, celle des chrétiens authentiques, c'est-à-dire ceux qui vivent conformément au message évangélique; d'autre part, de témoigner de sa propre foi puisqu'à l'évidence, Henri Guillemin s'identifie complètement à Rousseau. Pour preuve, ces derniers mots du troisième article de *La Vie intellectuelle* consacré à Rousseau où l'étude critique est subvertie par le lyrisme apologétique : « *La vie de Jean-Jacques, écrit-il, est souillée de fautes, en son midi surtout. Rien ne peut faire qu'elle ne ressemble, finalement, à une ascension. Ce pécheur, ce malheureux, ce théoricien d'utopie et faux docteur, trop souvent, il fut, en dépit de tout, du côté de Dieu, du parti de Dieu, un témoin, balbutiant mais passionné, de la vérité éternelle* ».

Guillemin se sent donc pleinement à sa place dans la revue dominicaine *La Vie intellectuelle*, revue voulue par le pape Pie XI, soutenue par Jacques Maritain et dans laquelle écrivirent aussi, entre autres, Paul Claudel et François Mauriac.

Pour François Mauriac - et il l'écrit dans la préface de *Flaubert devant la vie et devant Dieu* paru en 1939 - Henri Guillemin est, à ce moment de l'Histoire, le critique littéraire idéal pour la bonne raison qu'il sait comment « *s'établir dans une œuvre et dans une vie, non pour y chercher les raisons de se voiler la face, mais pour y trouver les traces de Dieu* ».

Pour le Guillemin des années 30, comme pour Mauriac, tout athée, et l'exemple de Flaubert serait là pour le prouver, est un croyant qui s'ignore ou,

plutôt, voulant s'aveugler et faire taire la voix de Dieu qui parle en tout homme. Rousseau l'avait déjà dit à sa manière : la conscience est un « instinct divin ».

Dans les années 30, Henri Guillemin est arc-bouté sur cette conviction intime : il est normal de croire en Dieu et il est anormal de ne pas croire. L'athéisme n'est pour lui qu'un dévoiement, une mutilation, une perte. Et c'est au nom de cette sorte de crime contre soi-même, qu'Henri Guillemin, dans son élan, condamne particulièrement deux péchés capitaux auxquels se serait livré, corps et âme, Rousseau, dans l'innocence de sa jeunesse. Deux péchés qui l'auraient trop longtemps détourné de la foi profonde qui fut d'abord la sienne et dont est directement ou indirectement responsable Madame de Warens qui eut la « bonté » de recueillir le jeune Rousseau, alors âgé de 16 ans, après sa fugue de Genève vers la France. Cette jeune femme de petite noblesse, née à Vevey en Suisse, mais qui avait fui son pays pour Annecy puis Chambéry, qui avait abjuré le protestantisme, touchait une pension du roi de Sardaigne pour favoriser la conversion de protestants : c'est elle qui va envoyer Jean-Jacques à l'hospice des catéchumènes de Turin : sorte d'antichambre de l'enfer où des ecclésiastiques catholiques indignes s'accommodent parfaitement des vices de ceux qu'ils doivent convertir et où, devant un inquiétant inquisiteur, l'adolescent de 16 ans abjurera la religion de ses parents, en ayant l'impression pénible de commettre une abominable « infamie ».

La première tentation fatale à laquelle céda Jean-Jacques Rousseau selon Henri Guillemin, fut celle de la chair puisque Madame de Warens, chez qui il s'était établi et qu'il appelait tendrement « maman », lui proposa (il avait alors entre 19 et 20 ans) de coucher régulièrement avec elle pour le mettre à l'abri des autres femmes. Guillemin n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser la femme perverse : « *Elle-même se fera son initiatrice sans bruit, sans risque, dans le secret de son alcôve. [...] Jules Lemaître trouve là « un comique énorme ». J'y vois, pour ma part, du tragique surtout, une affreuse histoire, un surgissement du mal devant Jean-Jacques avec quelque chose d'effrayant et de monstrueux.* » Racontant, à la manière d'un romancier, le drame intérieur de l'adolescent jusque-là pur et découvrant les turpitudes de la sexualité, Henri Guillemin ajoute : « *Le voilà lui-même en cause, lui-même appelé au partage des souillures. Ce qu'elle lui demande, d'une voix si égale, c'est de la rejoindre dans ces ténèbres où tout ce qu'elle était à ses yeux, se dissout, s'anéantit [...] Ainsi va, tordant dans ses replis, l'ouragan où soudain est emporté l'adolescent désespéré.* »

De Flaubert sur lequel il réfléchit à la même époque, Henri Guillemin écrira, tout à fait dans le même esprit : « *Flaubert n'a pas trahi pour la chair le rude idéal qu'il s'était assigné* ».

Au risque de trop insister moi-même sur cet arrangement « incestueux » entre une femme encore jeune et un jeune homme, arrangement dont il aurait été normal qu'on n'en sache jamais rien puisqu'il n'avait aucunement troublé l'ordre public, il est intéressant de mettre en parallèle l'exagération lyrique de Guillemin et l'évocation sereine qu'en fait, trente ans après, Rousseau : « *Je connaissais trop son coeur chaste et son tempérament de glace, écrit Rousseau de Madame de Warens, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes* ».

Il n'est pas plus facile de suivre pleinement Henri Guillemin quand il traite de la deuxième tentation à laquelle, toujours à cause de cette Madame de Warens décidément bien diabolique, aurait cédé le jeune Rousseau : en effet, parce que, pour la première fois de sa vie, Jean-Jacques entre dans une bibliothèque pleine de livres – c'est celle d'un voisin et ami de Madame de Warens - il va durablement s'abandonner à ce que Saint Augustin avait nommé « la libido sciendi », autrement dit un désir pervers de savoir, d'exercer un inutile et pernicieux esprit d'examen sur toutes choses, y compris les Saintes Ecritures ; un désir qui, au bout du compte, induit en erreur et éloigne de Dieu. « *La route où il va s'engager est celle où l'attend le démon. Jean-Jacques, aux Charmettes, découvre l'univers de la connaissance. [...] Rousseau se rue dans les livres avec une sorte de frénésie. Il lui semble qu'enfin sa vocation se révèle. Ivresses de l'esprit ! Il jouit de se découvrir si agile à apprendre, si prompt à devancer les démonstrations des géomètres, les raisonnements des philosophes* ».

On touche là une des contradictions profondes d'Henri Guillemin : en lui le croyant, qui se soumet à la Révélation divine, est en lutte permanente contre l'intellectuel et l'historien qui, par devoir, ne fixe aucune limite à la recherche de la vérité. Et il arrive qu'au nom de la Vérité, forcément d'origine divine, Henri Guillemin condamne, comme Blaise Pascal lui-même, la vaine recherche par les hommes, d'une vérité forcément relative.

A la différence de son biographe, Rousseau ne songera jamais à incriminer les livres eux-mêmes, les connaissances ou les doutes qu'ils véhiculent, pour expliquer qu'il ait, entre trente et quarante ans, couru après la réussite sociale, vécu une existence erratique et étrangère à sa vérité profonde ; pour lui, et il l'expose longuement dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, le nœud du problème est à chercher dans le mode de vie qui fut alors le sien. S'il a mal vécu pendant longtemps, s'il a pu être troublé par les arguments antireligieux de ses amis philosophes comme Diderot, Grimm ou d'Alembert, c'est tout simplement parce que, pendant des années, il fut emporté par « le torrent du monde » et que, victime de son succès littéraire, prisonnier de l'atmosphère délétère des salons, il cessa durablement d'être lui-même. Comment aurait-il pu en être autrement, explique Rousseau, puisque la vie citadine et a fortiori mondaine, coupe complètement de ces deux sources du Bonheur et de la Vérité que sont la nature et la solitude.

Pas plus que Rousseau ne fera porter aux livres qu'il a lus une culpabilité quelconque dans ses errements métaphysiques, il ne songera à accuser Madame de Warens de l'amour, y compris physique, qu'elle lui a porté. A la veille de sa mort, Rousseau redisait, dans *la Dixième Promenade* restée inachevée, une dernière fois la tranquille certitude d'avoir vécu, grâce à Madame de Warens, un des bonheurs les plus purs et lumineux qu'un homme ait jamais vécu ; et ce qu'il écrit alors infirme complètement l'analyse dramatique de Guillemin : « *Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle et où je puis véritablement dire avoir vécu. [...] aimé d'une femme pleine de complaisance et de douceur, je fis ce que je voulais faire, je fus ce que voulais être, et, par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons et de son exemple, je sus donner à mon âme encore simple et neuve la forme qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment.* »

Loin de renvoyer à un Rousseau chrétien, ce qu'il est aussi, nous le verrons, du moins un chrétien sans église, ce texte qui a valeur de testament nous rappelle que le principal culte que pratiqua Jean-Jacques tout au long de sa vie fut celui de son moi et que, s'il fut incontestablement un esprit religieux, il fut aussi un égotiste, ce qui, à tout prendre, n'est guère catholique.

**Deuxième partie : si Henri Guillemin s'est tellement attaché à Jean-Jacques, c'est qu'il l'a d'abord vu comme une victime et même une victime emblématique.**

Si Henri Guillemin ne pouvait pas ne pas rencontrer Jean-Jacques Rousseau et, au bout du compte, passer une vie en sa compagnie, ce n'est pas seulement parce qu'il a vu en lui un authentique chrétien dans un XVIIIème en voie de déchristianisation. C'est aussi parce que le destin de Rousseau venait miraculeusement combler, chez lui, Henri Guillemin, deux types de besoins psychologiques : d'une part, le besoin d'enquêter, et, à la manière d'un juge d'instruction, de rechercher la vérité derrière les mensonges, de révéler ce que l'Histoire nous a caché ou conduits à oublier, quitte à casser des mythes et ruiner certaines réputations pourtant bien établies; d'autre part, le besoin simultané d'aimer et de détester, donc de défendre et d'accuser puisqu'Henri Guillemin est toujours, aussi et à la fois, avocat et procureur.

S'il est inutile d'insister, une fois de plus, sur la passion qu'a éprouvée Guillemin toute sa vie pour l'enquête policière, on se doit de signaler que c'est en enquêtant sur les persécutions dont a été victime Rousseau dans la dernière partie de sa vie qu'il s'est, en quelque sorte « fait la main ». Il semblait en outre répondre ainsi à l'appel désespéré qu'avait lancé Jean-Jacques Rousseau lui-même au début du livre XII des *Confessions* où, après avoir expliqué que, malgré ses efforts incessants, il n'était jamais parvenu à remonter jusqu'à la source du complot qui l'accablait incessamment, il écrivait ceci : « *Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mystères [...], et s'ils remontent d'intrigue en intrigue et d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout, je sais parfaitement à quel terme aboutiront leurs recherches, mais je me perds dans la route obscure et tortueuse qui les y conduiront* ».

Les deux livres que publie Henri Guillemin dans les années 40 - *Un homme, deux ombres* et *Cette affaire infernale* décortiquent avec un luxe de détails inouï deux complots dont a été victime Rousseau, d'abord en 1757, puis en 1766, complots destinés, d'une part, à le brouiller avec ses protecteurs (Madame d'Épinay pour le premier, le philosophe écossais David Hume pour le second) et donc à le faire chasser des lieux où il avait trouvé refuge, d'autre part et surtout à le faire apparaître aux yeux de l'Europe entière comme un monstre d'ingratitude et d'hypocrisie, un être foncièrement vicieux et un misanthrope infernal. Diderot écrira « *Il n'y a que le méchant qui soit seul* » et cette phrase

d'un ancien ami intime sera reçue par Rousseau comme un coup de poignard dans le dos.

Le premier de ces complots a été ourdi par Diderot et le baron Grimm, deux amis intimes de Rousseau, les premiers qu'il ait eus à Paris, qui ont décidé de le trahir comme Judas avait trahi le Christ. Pourquoi ce premier complot selon Henri Guillemin ? Tout simplement parce que les Encyclopédistes athées et matérialistes que sont Diderot et Grimm ne supportent plus la ferveur religieuse de Rousseau, eux qui, comme Voltaire, ont déclaré la guerre à la religion, responsable de la superstition et du fanatisme.

Le deuxième complot est plus grave et odieux encore puisqu'il frappe un homme déjà à terre, qui, pour échapper aux persécutions des autorités françaises et genevoises, croit trouver un refuge en Angleterre auprès du philosophe David Hume et qui, en définitive, sera, une fois de plus, trahi par celui dont il a d'abord cru qu'il était un ami sincère et même un « frère ».

Henri Guillemin révèle comment ce qu'on a souvent présenté comme une brouille dont il est convenu de rechercher l'origine dans l'invraisemblable susceptibilité de Rousseau est, en réalité, le résultat d'une nouvelle machination ourdie par la « secte ». Entendez par là, les Encyclopédistes - notamment d'Alembert - et Voltaire qui remontent Hume contre Rousseau ; qui le poussent à publier un texte portant leur querelle privée sur la place publique. Plaidoyer pro domo, intitulé *Exposé succinct de la Contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Jean-Jacques Rousseau*, texte qui fera grand bruit dans l'Europe entière ; d'autant qu'il sera immédiatement suivi d'un autre texte écrit par Voltaire et intitulé « *Lettre au Docteur Jean-Jacques Pansophe* » ; cette satire cruelle finira d'enfoncer le clou : Jean-Jacques Rousseau n'est qu'un monstre d'ingratitude, un chien méchant qui mord la main qui le nourrit et le caresse. Au point qu'on est en droit de considérer Rousseau comme à moitié fou.

Et c'est l'image d'un Rousseau misanthrope et paranoïaque (même si alors l'adjectif n'est pas encore en usage) que les philosophes vont réussir à imposer à la majorité de leurs contemporains ; et cette image d'un Rousseau à moitié fou va si bien « prendre » dans l'opinion publique qu'elle perdurera jusqu'à l'époque moderne sous la forme d'une « incassable légende ». Ainsi, en 1930, l'archevêque de Paris n'hésitera pas à dire publiquement de Rousseau qu'il est « né vicieux et mort fou » alors que pour Henri Guillemin si Jean-Jacques Rousseau peut en effet, dans certaines circonstances paraître

« *détraqué* », c'est tout simplement parce qu'il a été « *traqué* », traqué par le clan des Encyclopédistes et des Philosophes, Voltaire en tête.

Tout au long de sa vie, Henri Guillemin reviendra sur la manière ignoble dont Voltaire, l'apôtre officiel de la tolérance, a « pour de bon » essayé de faire supprimer physiquement Rousseau. Soit par des voies légales (en poussant le Conseil de Genève à le faire arrêter et condamner à mort quand, suite à la condamnation de *L'Emile* en 1762, il avait trouvé refuge dans son ancienne patrie pour échapper à la prison), soit par le moyen du lynchage (en remontant contre lui la populace de la petite ville de Motiers près de Neuchâtel où il avait trouvé un nouveau refuge) ; et cela au moyen d'un libelle anonyme ayant pour titre « *Le Sentiment des Citoyens* ». Rousseau raconte dans *Les Confessions* comment sa maison a été lapidée pendant la nuit du 6 septembre 1765, ce qui le lança de nouveau sur les routes de l'exil après un bref répit sur l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Biènnne.

Cela dit, même si Rousseau a été incontestablement persécuté par ceux dont on aurait dû penser qu'ils étaient ses alliés naturels, faut-il, malgré tout, l'exonérer de toute responsabilité dans le harcèlement dont il fut victime jusqu'à la fin de ses jours ?

P. Rödel ne le pense pas et il écrit qu' Henri Guillemin « *entre trop dans la logique paranoïde de Rousseau* » ; délire de persécution que Rousseau, dans ses moments de lucidité, reconnaît d'ailleurs lui-même : s'il se présente souvent le meilleur des hommes qui ait jamais vécu et, par voie de conséquence, comme l'homme le plus persécuté de toute l'histoire de l'humanité, Rousseau est aussi parfois capable d'avouer, notamment dans les livres XI et XII des *Confessions*, ses maladresses en société, son goût farouche pour la solitude, une anxiété et une hypocondrie excessives, une imagination fiévreuse et une propension à voir des complots partout. De fait si l'on ne trouve pas cinq cent fois les mots « complot » ou « persécution » dans l'œuvre de Rousseau, on ne les trouve pas une seule fois.

Mais, la psychologie d'Henri Guillemin est ainsi faite qu'il ne peut pas s'empêcher d'être partial et d'aimer d'autant plus Rousseau qu'il détestera les Encyclopédistes en général et Voltaire en particulier puisque celui-ci faillit être le fossoyeur du catholicisme. Henri Guillemin donnera ainsi raison à Dominique Jamet, même s'il s'en défend après coup dans l'introduction de *La Cause de Dieu* (1990), quand celui-ci écrit dans *Le Figaro littéraire* du 5 février 1968 :

*« A sa droite, il range avec une caresse sur le front le petit groupe de ceux qui ont bien mérité de l'histoire, à sa gauche, promise au fouet, il relègue la masse des affreux, leurs fils et leurs alliés ».*

**Troisième partie : si Henri Guillemin s'est tellement attaché à Jean-Jacques Rousseau c'est qu'il était convaincu qu'il a été persécuté par les autres philosophes pour son refus de se conformer à l'antichristianisme caractéristique du Siècle des Lumières plus encore que pour ses positions politiques.**

Traditionnellement, au lycée, on explique le conflit qui a opposé Voltaire et Rousseau essentiellement par des raisons d'ordre politique et non pas tant par des raisons d'ordre religieux. On présente d'ailleurs volontiers les deux philosophes comme tous deux adeptes du déisme, très proches l'un de l'autre au fond, Voltaire pratiquant un déisme cérébral (« *L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger*»), Rousseau se laissant, lui, porter par un déisme sentimental, peu distinct de ce qu'on appelle « le sentiment de la nature », voire d'une sorte de panthéisme.

Or, et c'est là que se situe l'originalité et l'intérêt de la thèse de Guillemin : même si, politiquement, Voltaire ou les Encyclopédistes étaient aux antipodes de Rousseau, puisque ce dernier annonce Marat ou Robespierre alors que les autres annoncent Danton, la haine dont a été l'objet Jean-Jacques Rousseau de la part de ses « confrères » ne peut s'expliquer vraiment que par l'athéisme des uns et la foi religieuse de l'autre.

Il rejoint d'ailleurs en cela l'analyse de Rousseau lui-même qui dans la *Troisième Promenade des Rêveries du Promeneur solitaire* écrit ceci : « *ardents missionnaires d'athéisme et très impérieux dogmatiques, ils [les philosophes] n'enduraient point sans colère que sur quelque point que ce pût être on osât penser autrement qu'eux* ». Et ce que montre bien Guillemin, ce sont deux choses : d'une part qu'à chaque époque il existe une bien-pensance imposée par une minorité socialement et culturellement privilégiée à la tyrannie de laquelle il est difficile d'échapper si on aime vivre dans le confort intellectuel, ce que Rousseau confirme en disant qu'il a été souvent tenté de rendre les armes. « *N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes que de rester sur les chimères des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser ?* » Guillemin rappelle d'autre part et à juste titre, que, contrairement à ce qu'on est tenté de croire aujourd'hui encore, « bien penser » au XVIIIème siècle au sein de la haute noblesse et de la grande bourgeoisie, ne consistait pas à affirmer sa foi en Jésus-

Christ mais à la mépriser, la railler et à considérer que celle-ci était réservée au petit peuple ignorant et superstitieux.

En fait, selon Guillemin, les raisons politiques et sociales pour lesquelles Rousseau aurait été persécuté par les philosophes des Lumières sont si nombreuses, si évidentes, qu'elles ont masqué aux contemporains et, plus encore, à leurs successeurs, les motivations réelles des ennemis de Rousseau ; d'autant que ceux-ci ont pris grand soin de les masquer puisque, par un tour de passe-passe machiavélique, ils auraient réussi ce double tour de force stratégique: passer à leur époque pour des défenseurs de la religion chrétienne contre Rousseau et le faire apparaître, lui, comme l'antéchrist par excellence.

Pour Henri Guillemin, il est d'autant plus facile de ne pas voir la dimension religieuse du conflit ayant opposé pendant plus de 25 ans Voltaire et les Encyclopédistes d'un côté et Jean-Jacques Rousseau de l'autre qu'historiquement la guerre entre eux a d'abord effectivement éclaté pour des raisons politiques au sens large du terme.

N'oublions pas que tout est né du succès inattendu qu'a rencontré Rousseau quand, en 1750, publiant son discours sur *Les Sciences et les Arts*, il condamne l'esprit même des Lumières, elles-mêmes fondées sur l'idée d'un progrès moral continu de l'humanité obtenu par le progrès des connaissances et des techniques. A Jean-Jacques Rousseau qui lui avait envoyé son livre où il avait osé écrire que « *l'homme est bon et heureux par nature : c'est la civilisation qui l'a corrompu et qui a ruiné son bonheur primitif* », Voltaire lui avait répondu en se moquant de lui. La réponse de Voltaire qu'il s'est hâté de publier est célèbre, mais, au fond, elle reste encore assez gentille : « *J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre Bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. Et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes, que vous et moi. »*

Le conflit s'est nettement aggravé quand Jean-Jacques Rousseau a publié son deuxième *Discours sur l'Origine de l'inégalité* puisque, cette fois, il n'est pas venu seulement contester les idées et les valeurs des Lumières, il s'en est pris directement au statut social des nobles dont certains étaient ses protecteurs mais aussi de ses confrères philosophes socialement très privilégiés qu'étaient alors, par exemple, les barons Grimm et D'Holbach, Helvétius (qui était fermier général) ou Voltaire qui a passé sa vie à s'enrichir par tous les moyens, y compris, selon Henri Guillemin, les plus ignobles. Voltaire écrira du *Discours sur l'Origine de l'Inégalité* que c'est le livre « *d'un gueux qui voudrait que les riches fussent volés par les pauvres* ».

Henri Guillemin a souvent montré la spectaculaire opposition entre Jean-Jacques Rousseau et les autres philosophes qui, dans leur ensemble, respectaient les propriétaires et voyaient, par exemple, dans l'industrie du luxe le moyen respectable et judicieux de donner du travail au peuple. Guillemin résumera cet antagonisme politique par ces mots, tirés de son texte « *Rousseau et Robespierre, deux destins apparentés* » : « *Entre Rousseau et Voltaire, politiquement, il y a – voyons bien la réalité - l'épaisseur d'une barricade* ».

Alors que Voltaire écrit : « *Un pays bien organisé est celui où le petit nombre fait travailler le grand nombre et, nourri par lui, le gouverne* », Jean-Jacques Rousseau écrit de son côté « *quant au bien que peut faire un riche [...] sa richesse le ferait sans lui mieux encore, répartie entre plus de mains* » ou « *une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude manque du nécessaire* » ou encore « *ces honnêtes gens du monde, si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux, qui sont toujours contents de tout le monde parce qu'ils ne se soucient de personne et qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim* » ou encore que si le luxe nourrit « *cent pauvres dans nos villes* », il « *en fait périr cent mille dans nos campagnes* ».

Déclarations qui font de Rousseau un précurseur de la Révolution qu'il prophétisera plusieurs fois : « *Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables [...]* ; *nous approchons de l'état de crise.* » ou encore « *Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à vivre* ». (*L'Emile*)

Mais Henri Guillemin n'en démordra pas de sa vie entière : si les Encyclopédistes et Voltaire ont tout fait pour réduire Jean-Jacques Rousseau au silence, c'est surtout parce que, d'abord protestant, puis catholique, puis de

nouveau protestant, il n'a jamais vraiment cessé de prier et de croire dans le Dieu de la Bible qu'il a lue assidument dans la dernière partie de sa vie. Or Diderot en particulier, les Encyclopédistes en général et Voltaire abhorraient la foi religieuse qu'ils considéraient, d'une part, comme la principale conséquence de l'ignorance et de l'incapacité à utiliser la plus noble des facultés humaines, à savoir la raison, d'autre part, comme la cause du triomphe de la superstition et du fanatisme ; bref comme le premier des obstacles à abattre pour en finir avec l'obscurantisme et pour assurer l'avènement des Lumières.

D'où la fameuse formule « *Ecrasons l'infâme* » par laquelle Voltaire terminait ses lettres, formule qu'il faut, selon Henri Guillemin, entendre non seulement par « *Détruisons l'Eglise catholique* » mais, plus encore, par « *Eradiquons le christianisme* » au moment même où Jean-Jacques Rousseau, de son côté, écrivait : « *il n'y a de nécessaire que les livres de la religion* » et « *si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu...* »

S'appuyant sur cette phrase de Voltaire qu'il cite plusieurs fois : « *Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite, qui s'entendent, ne réussissent pas, après l'exemple que nous avons de douze faquins qui ont réussi* » ou cette autre de Diderot « *Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur* », Guillemin s'explique parfaitement la fureur des Philosophes : convaincus qu'il suffisait désormais d'un dernier et ultime effort pour abattre définitivement la foi religieuse en France, foi source de tous les maux et juste bonne pour la « canaille », voilà que Rousseau, pour parler comme Guillemin, faisait barrage de son corps pour la défendre. C'est ainsi que Voltaire écrit à d'Alembert le 9 janvier 1765 « *C'est parce que Jean-Jacques a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis* » ou encore le 15 janvier 1765 : « *l'infâme Jean-Jacques est le Judas de la confrérie* » et il fait « *un tort effroyable à la bonne cause* » et « *quel temps prend-il pour rendre la philosophie odieuse ? Le temps où elle allait triompher* »

Le comble de toute cette affaire, selon Henri Guillemin, est que le croyant Jean-Jacques Rousseau sera un des rares, dans une analyse pré-marxiste sur la religion comme opium du peuple, à dénoncer ouvertement la complicité de l'Eglise dans l'oppression des pauvres par les nobles et les bourgeois, les Encyclopédistes et Voltaire préférant, toujours selon Guillemin, attaquer la religion sur le plan des idées et s'accommodant fort bien d'une institution qui prêche la soumission et le respect de l'ordre établi. Et tandis que Jean-Jacques Rousseau, dans sa lettre à

l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont, lettre qui fait suite à la condamnation de *L'Emile*, écrit que les hommes d'Eglise « *payés par le fort pour prêcher le faible, ne savent parler au faible que de ses devoirs et au fort de ses droits* », l'hypocrite Voltaire, qui, pour ses paysans et ses valets, a fait construire une église à Ferney, écrit « *Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets croient en Dieu; et je m' imagine que j'en serai moins volé* » et aussi « *un peuple sans religion sera bientôt un peuple de brigands* ».

Bref, dans le même temps où Jean-Jacques Rousseau se méfie de l'institution ecclésiastique et communique avec Dieu sans intermédiaire, Voltaire, lui, rêve, selon Guillemin, d'une Eglise laïcisée où les prêtres ne seraient que des fonctionnaires chargés de la domestication des fidèles. Une Eglise au service du pouvoir, ce que la Révolution a entrepris de réaliser par le biais de la constitution civile du clergé.

**Quatrième partie : voulant le réhabiliter devant l’Eglise catholique, Henri Guillemin a fini par composer, par touches successives, une véritable hagiographie de Rousseau.**

Il est éminemment significatif que le dernier texte qu’ait écrit Henri Guillemin sur Jean-Jacques Rousseau, un article paru dans *Le Nouvel Observateur* du 11 mars 1978, ait été intitulé *Le martyr de Rousseau, c’est la faute à Voltaire* : quitte à forcer le trait, on peut dire que pour Guillemin, Rousseau a été une sorte de saint, un martyr au sens étymologique du terme, c’est-à-dire un « témoin », un homme qui, au nom de la Vérité divine, a enduré héroïquement les souffrances que lui ont infligées les Philosophes athées, un homme que l’Eglise catholique aurait dû, sinon béatifier, du moins reconnaître comme l’un des siens au lieu de le vilipender jusqu’au XXème siècle inclus.

C’est ainsi que Guillemin n’hésite pas à conclure son texte **Rousseau et Robespierre, deux destins apparentés** par ces mots assez incroyables : « *Comment voulez-vous, songeant à Jean-Jacques et à Maximilien, que je ne sois pas tenté de leur appliquer à tous deux ce que, selon le texte dit « de Jean » (quatrième Evangile), le Nazaréen aurait prédit à ceux qui voudraient le suivre et agir « en mémoire » de lui : « le monde vous hait parce que vous n’êtes pas du monde...Ils vous persécuteront. Et ils le feront à cause de mon nom. » »*

Et, de fait, quelqu’un qui se contenterait des textes d’Henri Guillemin pour se représenter la vie de Jean-Jacques Rousseau arriverait à la certitude que cette vie se rapproche de celle d’un saint, surtout si l’on considère que les plus méritants des saints sont ceux qui ont longtemps été des pécheurs devant l’Eternel et qui, se réveillant soudainement de leur erreur, prenant, en un instant, conscience de l’énormité de leurs fautes, changent radicalement de vie et se consacrent totalement et définitivement à Dieu.

Et si Oscar Wilde a raison d’affirmer que « *le catholicisme n’est fait que pour les pécheurs et les saints* », Jean-Jacques Rousseau serait alors, par définition, le meilleur des catholiques ; même si, reconnaissons-le, dans ses *Confessions*, il a tendance à s’attarder longuement sur certaines fautes qui nous paraissent vénielles et s’il s’absout bien vite d’une faute qui nous paraît aujourd’hui énorme, à savoir les abandons successifs aux Enfants-Trouvés des cinq enfants qu’a mis au monde sa compagne Thérèse Levasseur. Abandons que le perfide Voltaire rendra publics dans le libelle anonyme « *Le Sentiment des citoyens* » pour mieux remonter les Suisses contre lui.

Pour Henri Guillemin la grâce divine a touché Rousseau en octobre 1747, lors de ce que Rousseau lui-même appelle « l'illumination de Vincennes » ; illumination qui le foudroie alors qu'il s'approche du donjon de Vincennes où est alors enfermé son ami Diderot auquel il souhaite rendre visite ; illumination provoquée par la découverte dans le journal « *Le Mercure de France* », de la question mise au concours par l'Académie de Dijon « *Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs* » ; illumination, comparable à celle de Paul sur le chemin de Damas et qui le fait littéralement tomber au pied d'un arbre, y rester une demi-heure sans pouvoir arrêter ses larmes qui mouilleront tout le devant de sa veste et y écrire, dans un état second, un premier texte dont sortira ensuite le fameux *Discours sur les Sciences et les Arts*.

De cet éblouissement, de cette révélation, va découler ensuite la « Réforme » de Rousseau, réforme vestimentaire d'abord mais ensuite et surtout spirituelle : pour éviter toute compromission avec le siècle, Rousseau va décider de rompre avec la vie mondaine, va faire l'éloge de la chasteté et choisir la voie de la pauvreté relative (il refuse tous les avantages financiers qui lui sont offerts pour copier de la musique à 10 sols la page). Et c'est cette « réforme » qui lui vaudra un surcroît de persécutions de la part de Voltaire ou des Encyclopédistes qui ne voient dans son changement de vie radical qu'une pose insupportable, qu'une provocation de plus, qu'une injure au progrès apporté par les sciences et les techniques. Pensons, par exemple, au poème de Voltaire *Le Mondain*, délibérément provocateur dans son hédonisme affiché et qui fit en effet scandale : Voltaire y tournait en dérision le dénuement d'Adam et Eve en écrivant « *Le paradis terrestre est où je suis* ».

Du coup, Henri Guillemin s'indigne que nombre de penseurs catholiques aient, aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, considéré Jean-Jacques Rousseau comme le plus machiavélique et le plus dangereux de tous les Philosophes. C'est qu'à la différence d'un Diderot ou d'un Voltaire qui avaient au moins le mérite de la franchise, Jean-Jacques Rousseau n'aurait fait semblant d'être chrétien que pour mieux discréditer le christianisme. C'est exactement ce qu'en juin 1917, un jésuite soutient fort spirituellement dans un article de la revue *Les Etudes* : Rousseau, écrit-il « *organise un antichristianisme décent et sentimental ; il conserve les idées chrétiennes comme, dans les pays chauds, les termites conservent les meubles* ».

L'agnostique d'extrême-droite Charles Maurras ne dira rien d'autre dans un article de 1942 intitulé « *Jean-Jacques, faux prophète* », où il s'en prend

nommément à Henri Guillemin en ces termes : « *Henri Guillemin a repris dans la Gazette de Lausanne sa violente offensive en faveur de Rousseau.*[...] *M. Guillemin veut que la raison profonde de mon « aversion pour Rousseau » tiende à ce qu'il « apportait Dieu». Ces mots sont la couronne de son article, c'en est le plus bel ornement. Ce n'est qu'un ornement. [...] Je hais dans Rousseau le mal qu'il a fait à la France et au genre humain, le désordre qu'il a apporté en tout et, spécialement, dans l'esprit, le goût, les idées, les mœurs et la politique de mon pays. Il est facile de concevoir qu'il ait dû apporter le même désordre sur le plan religieux. [...] On ajoute que Rousseau ralluma le sentiment religieux. Ici ? Ou là ? Cela a été possible ici, mais non là ; car là, il l'affadit, l'amollit, le relâcha, le décomposa. M. Henri Guillemin reproche aux ennemis de Rousseau leurs contradictions, il néglige celles de son client ».*

Cette diatribe du directeur de *L'Action Française* contre Jean-Jacques Rousseau ne pouvait que renforcer Henri Guillemin dans sa certitude : si tant de penseurs catholiques – Ferdinand Brunetière ou Louis Veuillot, par exemple - se sont déchaînés contre Jean-Jacques Rousseau, c'est parce qu'ils détestaient en lui l'auteur du *Discours sur l'Origine de l'Inégalité* et du *Contrat social* (« ce coran des discoureurs de 1789 »). Et il en donne pour preuve la commémoration du deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques qui, le 25 juin 1912, a donné l'occasion à des catholiques de droite, comme Léon de Montesquiou ou Jules Lemaître, de se réunir dans une salle parisienne pour dire, ensemble, tout le mal qu'ils pensaient de Rousseau.

Cela dit, Henri Guillemin a-t-il eu raison de soutenir inlassablement l'idée que, pour l'essentiel, Rousseau méritait d'être pleinement réintégré dans la famille catholique et que son bannissement post mortem ne s'explique que par des raisons de basse politique ? Tous ceux qui ont lu *La profession de foi du Vicaire savoyard* incluse dans *L'Emile* ne peuvent qu'en douter fortement : ce texte, dans lequel Jean-Jacques Rousseau condense de façon admirable toute sa philosophie religieuse (philosophie en réalité plus proche du protestantisme que du catholicisme et encore plus proche du déisme que du protestantisme) mine les principaux fondements dogmatiques de la foi catholique : la preuve de l'existence de Dieu par les miracles, le mystère du péché originel, la nécessité d'être baptisé ou même de croire pour être sauvé, etc.

A mon humble avis, si Jean-Jacques, à la fin de sa vie, a mené une vie qu'on peut à la rigueur qualifier d'édifiante, il reste un chrétien sans Eglise, un « saint diablement insoumis ». Son éducation protestante d'abord et ensuite la

farouche indépendance d'esprit qu'il a progressivement acquise l'ont empêché toute sa vie d'adhérer pleinement aux dogmes religieux, quels qu'ils soient : Henri Guillemin a raison d'estimer que Jean-Jacques Rousseau, à la fin de sa vie, a été un chrétien authentique et même exemplaire si on considère qu'il suffit, pour cela, de croire approximativement en la divinité du Christ, de se sentir proche de la communauté des croyants sincères, de prier avec ferveur dans la nature, seul véritable temple digne de Dieu et, pour le reste, de ne croire en rien qui heurte la raison, de ne croire en aucun dogme et n'avoir de compte à rendre à aucune autorité religieuse.

Un extrait des *Confessions* est de ce point de vue parlant où Jean-Jacques Rousseau rappelle qu'à l'hospice des catéchumènes de Turin – il était alors âgé de 16 ans- il a d'abord argumenté pendant plusieurs jours contre les religieux chargés de le convertir au catholicisme, au point même de les rendre enragés : « *Les protestants, écrit-il, sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être. La doctrine des uns exige la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne ; le protestant doit apprendre à se décider.* »

## Conclusion

Que faut-il penser finalement du combat que mena toute sa vie Guillemain pour faire de Jean-Jacques Rousseau une figure christique et pour amener les catholiques à le reconnaître, sinon comme un des leurs, du moins comme un frère qui, à une époque cruciale, celle de la déchristianisation de la France dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle, leur sauva la mise.

Concernant le cas de Rousseau, le combat d'Henri Guillemain, qui fut celui d'un homme de conviction, m'apparaît avoir toute sa légitimité et devoir largement échapper à l'ironie de ce grand professeur de la Sorbonne qui lui reprochait de se comporter généralement en « *jésuite offensif* », de s'être arbitrairement « *institué convertisseur de cadavres* » : « *Guillemain, écrivait ce professeur dans lequel je crois reconnaître Etienne, vous prend quelqu'un qui ne peut plus se défendre, un mort illustre, anticlérical. Il le triture, il le malaxe, il l'interprète comme il faut, et vous voyez sortir de l'officine, chaque fois, le type même de « chrétien qui s'ignore ». C'est là son système, sa manie, son tic. Il n'a pas son pareil, Henri Guillemain, pour annexer de force au troupeau bien-pensant une bête splendide et primée qui valorisera le cheptel* ».

Toutefois, pour avoir lu et relu beaucoup de pages de Guillemain consacrées à Rousseau et à la persécution que lui ont fait subir ses pairs, deux choses m'ont gêné dont je voudrais dire quelques mots dans cette conclusion.

D'abord en ce qui concerne Rousseau lui-même : l'aborder presque exclusivement, comme le fait Guillemain, sous l'angle de la foi religieuse équivaut, à mon avis, à le coucher sur le lit de Procuste et à donner de lui une image un peu trop univoque et mièvre. C'est trop oublier, à mon sens, que Jean-Jacques ne fut pas qu'une victime et qu'il fut aussi et surtout un lutteur, capable de polémiquer inlassablement avec ses adversaires au point de leur donner de formidables migraines ; qu'il était, lui aussi capable de manier l'arme de l'ironie ; qu'avant d'être atteint par les infirmités de la vieillesse, il fut un homme constamment en marche, au sens propre et au sens figuré, un homme impossible à domestiquer, multiple, contradictoire, inclassable, fantasque, talentueux, incroyablement aventureux, audacieux, enjoué, aimant la compagnie des femmes, etc., etc. Et qui se contenterait de lire Guillemain pour connaître Rousseau se tromperait sur ce qu'il fut (par exemple un homme d'un orgueil absolument démesuré, convaincu de son absolue supériorité intellectuelle et morale sur tous ses contemporains) et ce que fut sa vie qui, au bout du compte,

fut de toutes celles que menèrent les philosophes du XVIIIème siècle, la plus exaltante et la plus belle.

Ensuite pour ce qui est de l'image que Guillemin finit par donner, plus ou moins consciemment, des Philosophes des Lumières, je déplore, à titre personnel, qu'à force de victimiser et d'idéaliser Rousseau, Henri Guillemin ait fini par diaboliser des hommes comme Diderot ou Voltaire qu'il présente en permanence comme des coquins, des êtres mesquins, fourbes, haineux et, in fine, méprisables. Ces philosophes, faut-il le rappeler, qui ont eux-mêmes été persécutés par le pouvoir politique et religieux de leur époque ; et il est dommage qu'un homme comme Guillemin, farouche combattant de la liberté, jette ainsi involontairement une ombre sur les Lumières ; Lumières auxquelles on doit indirectement une bonne part de nos libertés fondamentales.

Mais, je l'ai dit en commençant, Henri Guillemin se sent humainement si proche de Jean-Jacques – même caractère passionné, même sensibilité à fleur de peau, mêmes capacités à s'enthousiasmer et à s'indigner – que, parlant de lui, il ne pouvait pas ne pas être encore plus partial que d'habitude.

Et c'est sans doute la manifestation de la Providence divine - cette Providence dont s'était moqué Voltaire dans son *Poème sur le désastre de Lisbonne* et à laquelle croyaient également Jean-Jacques Rousseau et Henri Guillemin – que Rousseau, menacé d'arrestation en 1762, se soit réfugié à Genève puis près de Neuchâtel et que Guillemin, en 1942, signalé à l'attention générale par le journal collaborationniste *Je Suis partout*, ait cru plus prudent de passer en Suisse pour y faire, quasiment sur les lieux où Jean-Jacques Rousseau fut persécuté, la carrière qu'on sait.

L'article fielleux de *Je Suis partout* était ainsi rédigé : « *Est-ce pour son talent qu'on a donné un prix à M. Henri Guillemin, auteur de **Cette affaire infernale** ? Assurément pas, car rien n'est plus ennuyeux que ces « révélations » sur l'inimitié de Hume et de Rousseau. Mais M. Guillemin a eu un livre préfacé par le gaulliste Mauriac, dont il est l'ami. Mais M. Guillemin est collaborateur de la très anglophile **Gazette de Lausanne**. A-t-on voulu aussi récompenser en lui le héros d'une affaire assez curieuse ? C'est possible* ».

C'est vraiment un grand honneur et pour Jean-Jacques Rousseau (dont, en 1912 et pour célébrer à sa manière le bicentenaire de sa naissance, Charles Maurras écrivait qu'il était « *le cas-type de l'insurgé contre toutes les hiérarchies, le cas essentiel de l'individualisme anarchique* », qu'il était

« *nourri de révolte hébraïque* » et, pour cela, comparable à « *l'un de ces énergiques qui, vomis du désert [...] promenaient leurs mélancoliques hurlements dans les rues de Sion* ») et pour Henri Guillemin d'avoir été ainsi réunis et malmenés par cet immonde torchon que fut ***Je Suis partout***.

Jean-Jacques Rousseau et Henri Guillemin, comme aurait dit Guillemin lui-même, des « ***hommes pour de bon*** ».